

LE CALVAIRE de LOUISE MARIET
INDOCHINE (1945-1948)



PAR SON LIBERATEUR,
LE LIEUTENANT MICHEL

Au cours d'audacieuses opérations offensives et grâce à des circonstances exceptionnelles, le Lieutenant Henry MICHEL apprend que Madame MARIET, épouse du Chef de poste de la Garde indochinoise de Bao Ha sur le Fleuve Rouge « *n'est pas morte* ».

Madame Mariet, de forte corpulence et ne pouvant ni marcher longuement, ni monter à cheval, ne pouvait pas emprunter les pistes de montagne qu'allait suivre son mari pour échapper aux Japonais le lendemain du coup de force qu'ils avaient déclenché le 9 mars 1945. Il a dû confier son épouse au Mandarin de la province.

A leur retour, les troupes françaises réfugiées en Chine cherchèrent des renseignements sur Madame Mariet. Tous les émissaires rapportèrent que le Mandarin avait été assassiné par les Viet Minh avec lesquels sa famille coopérait désormais et que Louise Maria Mariet était certainement décédée.

Au cours de raids en territoire contrôlé par l'ennemi, des villageois favorables au retour des Français renseignaient spontanément le Lieutenant Michel.

Leurs informations concernant les effectifs adverses semblaient très exagérés, c'est pourquoi les renseignements unanimes concernant le décès de madame Mariet ne furent pas jugés crédibles.

Quelques mois plus tard, Monsieur Mariet qui connaissait bien la haute région tonkinoise, restait convaincu que son épouse n'avait pu survivre !

En septembre 1947, lors de l'offensive du 2^{ème} bataillon thaï vers le Fleuve Rouge, la base Viet Minh la plus importante du secteur fut conquise. Un informateur déclara : « *Madame Chef du poste de Bao Ha, lui pas mort !* »

Reprenant l'offensive, le Lieutenant Michel reçoit la visite d'un personnage à la démarche hésitante, peu rassuré, qui déclare être envoyé par le chef Viet-Minh N'guyen Dinh Than. Ce dernier désire se rendre avec ce qui lui reste des effectifs de son Dai-Dou (compagnie de combat viet) , et propose un échange : il rendra Madame Mariet si on lui promet la vie sauve.

Sans rien promettre, la section de l'Adjudant-chef Soubielle part, précédée d'un guide, rechercher cette femme qu'elle retrouve effectivement dans le village de Lang Niem où elle vient d'être conduite.

Il se souvient : « *Madame Mariet était dans un état physique pitoyable. Elle fut brancardée jusqu'au P.C. L'instant fut poignant, elle pleurait de bonheur, ne pouvant prononcer la moindre parole car depuis 3 ans, elle n'avait pas vu un seul français.* »

Appuyée sur un long bâton de bambou ; elle paraissait avoir au moins 70 ans, soit une vingtaine d'années de plus que son âge véritable.

Le Médecin-lieutenant Peuchot fut d'emblée très surpris de sa vitalité et de son énergie. Il fallut organiser sa réadaptation progressive à une nourriture équi librée.

Pendant sa détention, elle n'avait mangé que du riz.

La pharmacie du médecin contenait des vitamines et...une bouteille de champagne. Ce diurétique, destiné aux malades atteints d'un accès de paludisme pernicieux appelé « bilieuse » pouvait être efficace pour provoquer un déblocage des reins. Les cadres présents en ont bu une gorgée chacun en compagnie de madame Mariet qui devait absorber le reste en plusieurs jours. Avec différents composants locaux, le médecin établit des menus spéciaux pour elle.

« Nous étions frappés du contraste entre son aspect physique et sa très grande lucidité. Ses réponses précises et immédiates, son regard vif, son sourire, révélaient une étrange et surprenante jeunesse. Ils démentaient son apparente vieillesse résultant de la courbure vertébrale, d'épaules tombant vers l'avant et d'une démarche lente et peu assurée. »

Durant son séjour à Ban Khan, tous les européens de la compagnie venaient lui rendre visite. Elle était heureuse de parler avec les soldats qui l'interrogeaient avidement sur son aventure, sachant ce qu'était la vie dans la jungle.

Elle avait perdu la notion du temps, ne connaissant plus que le jour et la nuit.

Elle ignorait la défaite du Japon et croyait que l'activité aérienne destinée à nous ravitailler par parachutage était le fait des japonais.

A trois reprises, elle avait été transférée d'une cabane à l'autre, toujours en pleine forêt et près d'une source. Tous les 2 jours, une femme lui apportait du riz et un peu de sel. Elle entretenait un feu, plus pour chasser les nombreux insectes et les animaux que pour cuire son riz. A plusieurs reprises, un tigre s'était approché de sa cabane, ainsi que des ours. Elle ne dormait jamais la nuit en raison des dangers que seule l'ouïe pouvait déceler. Elle se reposait le jour sur une sorte de couchette élevée d'une vingtaine de centimètres au dessus du sol, construite avec des branchages et des herbes environnantes qu'elle renouvelait fréquemment.

Entendant un jour une troupe de singes passer dans les arbres, elle sortit faire du bruit pour les chasser. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant tomber du ciel des petites bottes de riz que les singes venaient de voler dans un « ray » voisin et, qu'effrayés par sa présence, ils lâchaient en s'enfuyant.

Relatant de nombreuses étapes de son calvaire, Madame Mariet revenait sur un point essentiel à son avis : son intuition féminine qui lui avait sauvé la vie. Un jour, elle reçut dans sa case la visite d'un homme, un Thaï vraisemblablement, dont l'attitude l'intrigua. Il tenait à la main un coupe-coupe qui aurait dû être dans son étui fixé à sa ceinture et il cherchait patiemment à se placer derrière elle tout en lui parlant. Elle comprit que ce

personnage venait pour l'assassiner. Lui faisant face avec une audace qui la surprit elle-même, elle leva le bras dans sa direction et en lui montrant son chapelet, lui dit « *Si tu me tues, mon sang retombera sur ta famille et tu seras persécuté jusqu'à la dernière personne* » Certainement animiste, l'homme prit peur devant ce qu'il pensait être un totem. En outre, il fut surpris par cette agressivité pour lui surhumaine, de la part d'une femme.

Au PC du bataillon, aucun officier ne soupçonnait l'existence de cette femme, de même qu'à l'Etat-major du Colonel commandant le secteur.

« Mes messages, bien que très précis, n'avaient pas attiré l'attention sur ce cas particulier. »

Or, la santé de Madame Mariet, bien que s'améliorant, suscitait de graves soucis au médecin qui redoutait un accès pernicieux de paludisme ou de dysenterie qui pouvait être fatal. Ne mangeant que du riz, elle avait contracté le béribéri ; maladie mortelle consécutive à une carence en vitamine B.

A un état avancé, le béribéri se manifeste par un œdème gigantesque et généralisé. Lorsqu'elle était allongée sur le côté droit, sa jambe et son bras devenaient énormes et le côté gauche devenait squelettique. Si elle se retournait, le phénomène inverse se produisait. Alertée par la femme thaï qui venait ponctuellement la ravitailler, une femme tho vint la voir.

Elle commença par extraire des litres de sérum par succion sur les bras et les jambes après avoir écorché l'épiderme à l'aide d'un fragment de porcelaine provenant d'une « *khe bat* » (tasse) cassée. Il ne fallait pas faire d'incision de la peau, mais seulement l'érafler pour aspirer le liquide à travers les égratignures. Madame Mariet dû manger exclusivement du paddy (riz non décortiqué) provenant d'une variété de riz rouge de montagne. Elle accompagnait ce riz de beaucoup de plantes vertes crues telles que la menthe, la sauge sauvage et un petit piment rouge. Ce traitement dura plusieurs mois. La maladie l'avait considérablement affaiblie et elle avait perdu la vue d'un œil.

« Je lui demandais : Où avez-vous trouvé votre énergie et votre force intérieure ? Elle répondait à chaque fois, chapelet en main : dans ma foi et ma volonté de retrouver mes enfants. »

Jamais cette personne n'a formulé la moindre plainte, elle s'en remettait à notre entière décision avec une gentillesse et un calme extraordinaire.

En novembre 1947, en accord avec le médecin, elle fut évacuée vers Than Uyen où se trouvait une piste de secours pour Morane 500.

« Elle a été brancardée sur environ 80 kilomètres, franchissant le col de Laï Chau à 1700 mètres d'altitude, au prix de difficultés considérables, mais avec le participation totale, spontanée et émouvante, de la population qui assurait bénévolement son transport en lui témoignant le grand respect dû , traditionnellement, aux personnes âgées.

Evacuée sanitaire par avion le 21 décembre 1947 à Hanoï, elle y rejoignit son mari.

Rapatriée en France en mai 1948, elle y retrouva ses enfants, Jacques et Marie-Thérèse.

En 1952, elle fut décorée de la Légion d'Honneur avec une citation à l'ordre de l'Armée portant attribution de la Croix de guerre 1939-1945, les faits la justifiant relevant des opérations contre le Japon.

Elle décéda le 1^{er} mars 1973 à l'âge de 77 ans.

Précisions sur les motivations de N'Guyen Dinh Than

A la mort de son père assassiné par les viets, il est devenu le chef civil local, mais Il avait l'impérieux devoir de respecter l'engagement de son père envers Madame Mariet..Selon les coutumes animistes, l'âme de son père assassiné et sans sépulture, était errante et donc maléfique. Il respecta l'obligation de la protéger, la sachant recherchée successivement par les Japonais, puis ensuite par les commissaires politiques du Viet minh. Cela explique l'assistance des 2 femmes thaï et tho ainsi que les fréquents changements d'abris.

Son comportement de 1945 à 1947 est assez logique. Les succès français de 1947 l'ont ramené à la France à laquelle il est resté fidèle.

Il a combattu inlassablement à nos côtés comme chef d'Unité supplétive. Son comportement audacieux et intrépide, notamment pendant la bataille de Dien Bien Phu sur les voies de communication du viet minh lui a valu, après plusieurs citations, d'être admis en 1954 dans la Légion d'Honneur sur citation particulière.

Il est décédé à Toul à l'âge de 59 ans.



-2 Décembre 1947- au poste militaire de THANH-UYEN,
environ un mois après sa libération, Mlle MARIET,
reposée et souriante attend l'avion pour son
évacuation vers HA-NOI (photo prise par MICHALOWSKI)